

Aux membres du Clergé et des Communautés Religieuses:

Après des années de recherches suivies et laborieuses nous sommes parvenus à mettre sur marché un lampion idéal et conforme aux caractéristiques suivantes:

- 1- Il brûle admirablement bien.
2- Ne donne aucune fumée ou presque pas.
3- Flamme normale et soutenue.
4- Ne laisse aucun résidu autour du verre.
5- Brûle jusqu'au fond du verre sans résidu.
6- Muni d'un disque merveilleux.

Ce disque patenté et breveté par notre maison pose le dernier jalon de supériorité à nos lampions "ORATRIX". Elle élimine les deux inconvénients inhérents aux autres lampions munis d'un disque rond.

1- La mèche ne peut tomber sur les parois du verre du fait qu'elle se trouve renfermée dans un étui tube. Alors plusieurs bris de verres qui occasionnent des pertes considérables aux Fabriques et aux Communautés religieuses.

2- Ce disque s'enlève très facilement. Un simple toucher du doigt suffit pour l'enlever. Point n'est nécessaire de se servir d'instruments. Encore un danger de briser les verres supprimé par notre tôle merveilleuse.

3- C'est un disque merveilleux et dès que vous l'aurez essayé, nous sommes assurés que vous n'en voudrez pas d'autres.

Nous sollicitons votre encouragement par la malle

Nous vous assurons un service prompt et courtois

Donnez-nous une commande à titre d'essai.

F. BAILLARGEON, Limitee.
Pionnier de l'industrie de la chandelle au Canada.

Montréal. 865, Craig Est. Etablie A.D. 1896. Saint-Constant. Co. Laprairie, Qué.

TEL. 144-11

Coin Rue Wier et Canada.

LACHANCE & FILS
EPICERIE

SPECIALITES: Fruits et Légumes Frais
Une visite est sollicitée.

UNE CHANCE



Nous abandonnons le commerce de papeterie et nous vous liquidons notre stock au plus tot

BOITES DE PAPIER A LETTRE à .20, .40, .60

PAPIER A TOILETTE, .58 cts la DOZ.

CRAYONS à 3 pour .05 cts

CAHIERS A MOITIE PRIX

AUTRES ARTICLES AU PRIX COUTANT.

LE MADAWASKA

Abonnez-vous au Journal "LE MADAWASKA"

MA PAROISSE NATALE

-o-o-

"Dans l'Inde on avait pu admirer quelques grands hommes; ici ce fut tout un peuple qui fut grand"

J'ai salué avec plaisir le sujet du concours acadien et je remercie les organisateurs qui nous ont permis de faire connaître nos humbles paroisses qui jusqu'ici ont paru petites mais qui abritent un peuple qui fut grand; grand dans ses commencements; grand dans son développement; grand dans ses traditions mais qui est grand surtout dans son amour de la religion et de la patrie.

C'est en l'année 1833. La rivière Saint-Jean dormait couchée entre deux montagnes. Quelques familles remontèrent ce cours d'eau baptisé par De Monts en 1604 et vinrent s'établir sur ses bords à une dizaine de milles de l'embouchure de la Rivière Saint-François.

Ces familles étaient les Alberts et les Cyr. Acadiens, lâchement exilés de leur pays par les Anglais, ils avaient couffert sur la terre étrangère et revenaient se cacher en Acadie pour y vivre heureux. Ils savaient que les Anglais n'iraient pas les chercher dans les bois et que là ils auraient la liberté de parler leur langue, de pratiquer leur religion et d'élever leurs enfants dans l'amour de leur traditions religieuses et nationales. Bien tôt cette partie du Madawaska, jusqu'alors muette et sauvage, résonna pendant le jour de la "cogné" du bûcheron et le soir du murmure pieux de la prière qui montait vers le Créateur.

Les "platin" si renommés pour leur fertilité fixaient le choix des colons. Le printemps, à la fonte des neiges, était pour eux ce qu'ils appelaient un "temps de solitude". Le terrain devenait couvert d'eau. Un petit canot était attaché près des bûches et quand on voulait sortir on s'en servait. Durant cette saison de l'année, les hommes travaillaient à la charpenterie et les femmes songaient à habiller leur monde pour l'été. C'est à cette époque que les doigts habiles des jeunes filles tressaient la paille de blé pour faire des chapeaux. Le temps des semailles et des moissons arrivés, tout le monde allait au champ. Une "créature" restait à la maison pour vaquer aux soins du ménage et faire la soupe. Souvent, au temps de la moisson surtout, on voyait une maman emportée ses enfants au champ, les installer d'une botte d'avoine et leur donner quelque chose pour s'amuser pendant qu'elle aidait son mari dans les travaux champêtres. La journée finie tout le monde se en revenait à la maison, fatigué mais le cœur content. On soupait, disait le chapelet et la prière du soir et on se reposait. On dormait bien sous le regard de Dieu après avoir passé une journée à travailler fort au grand air.

Durant l'hiver les colons coupaient le bois l'équarrirent et le portaient sur les rivières. Ce "bois de tonne" descendait avec la glace et on dit que la ville de Saint-Jean, Nouveau-Brunswick fut construite avec le "bois de tonne" du Madawaska. Est-ce parce qu'on le payait trop cher?

Cependant il n'y avait pas encore d'église à Saint-François et pour se rendre à Sainte-Luce, Maine, il fallait faire plus de dix-sept milles. On allait à la messe en canot et comme de raison, il y avait rarement de la place pour beaucoup de monde dans ces frêles embarcations. Ceux qui restaient à la maison ne pouvaient pas comme dit l'Abbé Lionel Groulx, se mettre à genoux au son de la cloche de l'église, mais vers dix heures, qui était à peu près l'heure du Sanctus, on récitait le chapelet.

Ce ne fut que vers l'année 1842 que Saint-François fut établie comme mission par l'abbé Henri Dicane qui y construisit l'Eglise-Roche.

Cette église était à peine finie quand un jour les flammes la menacèrent. On parvint à éteindre le feu et les dommages ne furent pas terribles. La petite colonie était donc à l'ombre d'un clocher. Sous l'administration de l'abbé Dionne, l'abbé Swéron fut stationné à Saint-François comme desservant, 1859-1866.

Une école fut construite vers cette époque pour instruire les enfants car on voulait joindre le pain intellectuel au pain matériel de ces petits et que de fois n'a-t-on pas entendu un père de famille dire: "Je suis ignorant, mais mes enfants iront à l'école; on a bien trop de misère dans la vie quand on sait ni lire ni écrire".

En 1864 la paroisse de Saint-François eut son organisation complète. Les abbés McDonald, Roy, Ethier, Bazoge, Pelletier et Martin eurent tour à tour la charge de cette cure. Jusqu'en 1886. A cette date un nouveau malheur fondit sur la paroisse. L'église devint la proie des flammes pour tout de bon cette fois. Cette perte fut déplorable pour les paroissiens. Néanmoins, ils mirent toute leur confiance en Dieu, et sous la direction de l'abbé Ph. Paradis; une nouvelle église fut construite sur le rocher qui est vis-à-vis de la station d'aujourd'hui.

En 1889, l'abbé A. Comeau devint curé à Saint-François tout en desservant Clair et Lac Baker.

L'abbé J. N. Dumont qui lui succéda en 1860, fit terminer l'église à l'intérieur et à l'extérieur. Il la dota de toutes les améliorations modernes et en fit une des plus belles des paroisses environnantes. Aussi, vers 1907, les voyageurs qui passent à Saint-François peuvent admirer, à deux milles de Clair, sur un rocher assez élevé, notre belle église à l'allure coquette. La ceinture d'arbre qui l'entoure, le doux murmure d'un ruisseau limpide qui coule d'un côté du rocher et le bruit sourd de la rivière Saint-Jean qui suit tranquillement son cours de l'autre côté lui donnent un charme unique. Son clocher domine toute la paroisse. Chaque paroissien aime son église et la salue avec orgueil. A l'ombre de ce clocher il se sent heureux et fait mille projets d'avenir.

AU FOYER

POUR L'HISTOIRE NATIONALE

Les morts ne dorment plus dans l'oubli méprisant, Car du passé j'ai fait un éternel présent. Nul ne m'a vu ici furtive et taciturne, Recueilli en pleurant des cendres dans une urne, Puis insensible à tous, le front d'ombre voilé, Accouder au douloureux sur un tombeau scellé. Moi, je ne me perds pas en vains regrets funèbres; Il faut agir... Au cœur des aveugles ténèbres J'ai fait jaillir partout de longs traits de clarté; Partout ne découvrant que vertus et fiertés, J'ai rendu tout au jour, à la joie, à la vie, A l'espoir... De beaux noms m'escortent... Je courvie Trois cents ans de vaillance, enfant, à soutenir Dans ta petite main les siècles à venir! Ecoute les grands Morts que je t'ai fait connaître, Qui doivent désormais, mêlés à tout ton être, Respirer dans ton souffle ou marchant dans tes pas, Dans tes songes rêver, lutter dans tes combats, Ecouter les vainqueurs, te dire: "Enfant, relève Le front. Par la parole autant que par le glaive, Tes frères, de leur Dieu défendant le parvis, Ne subiraient jamais la peur d'être asservis, Sois fier. Ta noble race est libre, toujours libre: Si ce titre d'orgueil fait tressaillir ta fibre, Ta conscience aussi doit t'aider à savoir Qu'un si grand patrimoine impose un grand devoir Apprends de nous, apprends, salutaire et féconde, La loi de ton destin: que Dieu t'a mis au monde, Non point pour rechercher ton plaisir d'un moment, Mais pour vivre avec tous les tiens - crâlement, Non pour l'aise et pour l'or, mais pour l'honneur plus rude; Qu'il n'est point de victoire où l'effort ne préside; Comme il n'est point d'effort que n'achève un succès; Que tu dois avec nous, soutiens du nom français, Apôtres, défricheurs, maîtres et saintes femmes, Ou conquérir du sol ou conquérir des âmes... Crois nous, crois tes parents, tes plus sûrs conseillers; Marche aux seuls chemins droits que nos cœurs t'ont frayés, Qui s'ouvrent à tes pas si clairs et si faciles. Ne crains rien: nous veillerons sur toi... Si tu vacilles Dans un tournant obscur sous ton fardeau plus lourd, Tu verras luire au ciel nos étoiles d'amour!" Gustave ZIDLER

LE RETOUR DU BAL

-o-o-

Deux jeunes filles insistent auprès de leur mère pour aller au bal; la mère sent qu'elle doit refuser, et elle refuse; elle refuse avec d'autant plus de raison, qu'un peu souffrante, elle ne peut les accompagner elle-même.

Les jeunes filles insistent encore, elle pleurent; la mère, qui s'est elle-même regardé son crucifix, elle eût été plus sérieusement catholique - la mère consent, et elle les confie à une amie qui y menait ses propres filles.

—ouche-toi, mère, va, nous serons sages, dirent-elles en l'embrassant; laisse la porte ouverte, pour ne pas te lever quand nous reviendrons.

On partit, et l'on dansa... La mère se mit au lit, mais ne put dormir - les mères dorment difficilement quand leurs enfants sont loin du toit, - et celle-ci songeait à ses chères absentes. Elle se souvenait l'affection et l'inquiétude qui la tenaient éveillée, n'y avait-il pas un peu de remords? Eût-elle la pensée de recommander à Dieu ces âmes, qu'elle avait lâchement abandonnées, et de demander pardon pour sa faiblesse?

Tout à coup elle se rappelle qu'elle a fermé la porte comme à l'ordinaire et qu'elle peut être endormie au retour de ses enfants: elle se lève. Hélas! dans l'obscurité le pauvre mère fait un faux pas; elle glisse; elle trebuché; au moment où elle se penche pour ouvrir, et lorsque la tempête frappant la mur, sur le coup.

Le bal continuait; elles riaient, joyeuses, les folles jeunes filles! Vient cependant l'heure du retour; il est quatre heures du matin; la porte de la maison est fermée, elles sont encore. Rien. Elles s'émeuvent et elles ont peur.

Forcé est de recourir à un serrurier, et la porte qui a cédé à l'ouragan avec peine; il y a un obstacle qui la retient.

Ce sont elles, les malheureuses enfants, qui poussent l'obstacle... et à la lueur de la lampe tenue par l'ouvrier, elles voient en sanglanté le cadavre de leur mère!

Le lendemain, une foule nombreuse se pressait aux funérailles. Pauvres enfants! disait cette fois, en voyant le désespoir des jeunes filles.

Pauvre mère! disaient les anges, en voyant la mère tremblante au tribunal de Dieu.

"Bulletin Paroissial"